

# Lisbeth Gruwez, née de la cuisse de Jan Fabre

La « Guerrière de la beauté », devenue chorégraphe, est à l'affiche des Rencontres de Seine-Saint-Denis

## Rencontre

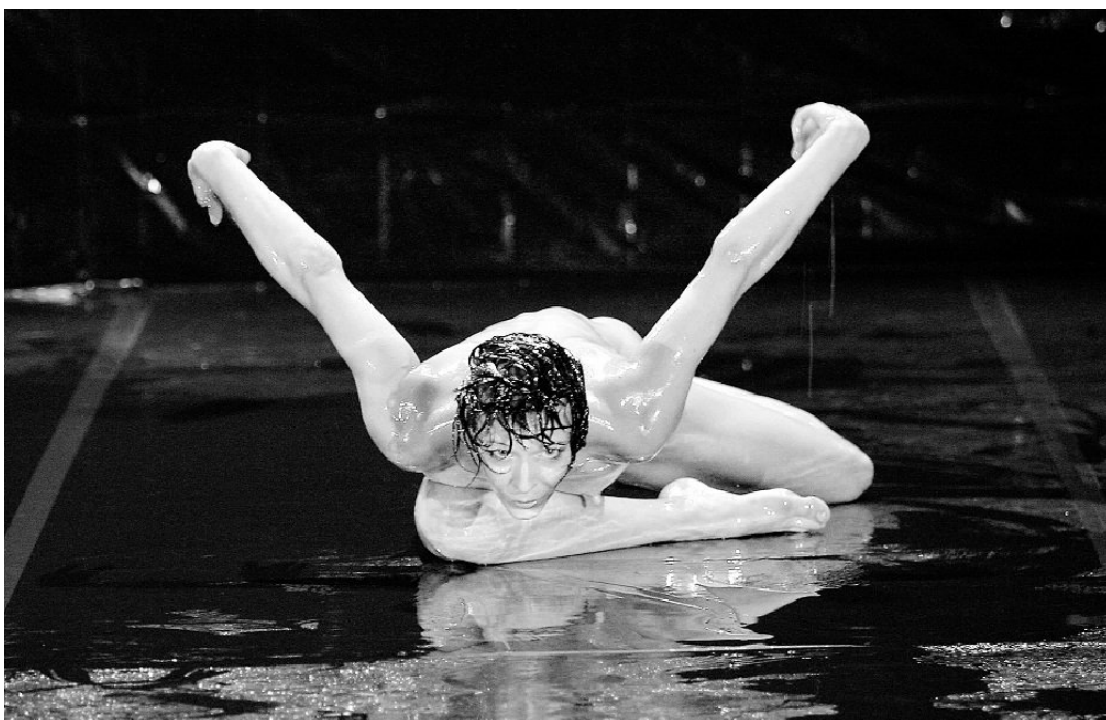
Bruxelles  
Envoyée spéciale

Un canapé vert, un tapis rouge. La danseuse et chorégraphe flamande Lisbeth Gruwez choisit d'abord le premier, avant de glisser vite fait, bien fait, sur le second et d'y rester. Assise en tailleur, allongée, à genoux, les fesses en l'air et le nez dans la laine, elle change de position sans cesse tout en dessinant sur le tapis comme pour illustrer ce qu'elle dit. En français, s'il vous plaît. Elle ramasse et écarte les brins de laine, dresse des forteresses, vibrante à fond, gestes nets et énergie contenue. Aucune ostentation mais une vraie générosité, celle qui sait aussi prendre à bras ouverts des inconnus et tutoie illico. On le savait déjà, on en a une nouvelle preuve : à la scène comme au quotidien, Lisbeth Gruwez, 35 ans, est une bombe.

Le nom de sa compagnie, créée en 2007 avec le musicien et compositeur Maarten Van Cauwenbergh, donne encore un indice sur le tempérament de sa patronne. Voetvolk signifie « infanterie » ou encore « pied du peuple » en flamand. Si elle préfère le premier sens, Maarten Van Cauwenbergh, assis à un bureau à quelques mètres, ne rejette pas le second. Manière de dire qu'elle est un vaillant petit soldat, une prolétaire de la danse, toujours en première ligne pour foncer. L'infanterie tringue mais son poing levé ne meurt jamais. Une attitude qui sied à Lisbeth Gruwez, femme indomptable dont la chaleur met le feu à la moindre brindille de conversation. Au moindre geste assis lorsqu'elle grimpe sur scène.

A l'affiche pour la première fois des Rencontres chorégraphiques internationales de Seine-Saint-Denis, la toute jeune chorégraphe – elle ne compte que cinq pièces à son actif – change de camp. Apparemment. Elle passe du côté des chefs de guerre, des politiciens, des dictateurs, dans sa nouvelle pièce *It's going to get worse and worse and worse*, my friend. Directement inspiré par la gestuelle et les discours de Hitler, Mussolini et autres dictateurs, ce solo se glisse dans la peau de l'ennemi pour en arracher les masques.

« Oui, je dénonce la violence folle et la manipulation qui se cachent sous des gestes et des voix parfois très douces, insiste-t-elle. Mais je danse aussi au bout du compte, l'extase qui peut surgir de ces discours passionnés. » Et hop! Lisbeth Gruwez se lève et fait quelques mouvements secs comme des coups de feu. Puis se rassoit, ouvre un épais calepin noir débordant de notes, de phrases écrites



Dans « Quando l'uomo principale è una donna » (2004), Lisbeth Gruwez se roule nue sous des bouteilles d'huile d'olive qui gouttent sur la scène. LAURENT PHILIPPE

en gros au crayon de couleur, de dessins flashy... Et clic! Sur Internet, Maarten Van Cauwenbergh fait apparaître des vidéos d'orateurs qu'elle a longuement observés, en particulier celles de Jimmy Swaggart, télévangéliste américain ultraconservateur aux harangues redoutables.

Prolixe et directe sur tout ce qui touche au travail, Lisbeth Gruwez se révèle pudique sur le reste. Son prénom, elle le tient d'une famille originale. Son demi-frère s'appelle Albin, et sa sœur, Charis. Son père, sculpteur, s'est installé en Italie. Sa mère, agent immobilier, vit toujours près de Courtrai, en Belgique, fait du théâtre amateur et invite régulièrement Lisbeth au spectacle annuel de sa compagnie. « Elle a conservé tous mes dessins depuis que je suis petite, dit la chorégraphe. Elle m'accompagnait à mes cours de danse à toutes les heures possibles et imaginables. »

A 6 ans, Lisbeth commence par le ballet classique et intègre huit ans plus tard la Stedelijk Instituut voor ballet d'Anvers. A 18 ans, elle fait partie des élus de la prestigieuse école de danse contemporaine

PARTS, à Bruxelles. Pour un an seulement – sur les trois normalement prévus. « Mon père estimait qu'une année suffisait et qu'il fallait ensuite se mettre à travailler. » Ce qu'elle fait, dans les grandes compagnies flamandes de Wim Vandekeybus, Jan Lauwers, Sidi Larbi Cherkaoui...

« Jan Fabre m'a donné l'appétit pour travailler. Mais plus encore l'honnêteté et l'amour de ce que l'on fait »

Ses faits d'armes, elle les décroche auprès du metteur en scène et chorégraphe flamand Jan Fabre. Interprète de premier plan pendant six ans, de 1999 à 2004, elle y affiche un coefficient de témérité digne du titre de « guerrier de la beauté » dont Fabre couronne ses danseurs. « A 18 ans, je rêvais déjà de travailler avec lui, se souvient Lisbeth Gruwez. Je suis passée le voir à son bureau à Anvers pour lui

demandé si je pouvais danser pour lui. Il m'a dit de revenir quand j'aurais plus d'expérience. Quatre ans plus tard, il m'a engagée. Grâce à lui, je suis vraiment devenue une artiste. Il m'a donné l'appétit pour travailler. Mais, plus encore, l'honnêteté et l'amour de ce que l'on fait. On a beau avoir du talent, sans le travail, rien n'est possible. »

Et quel boulot abattu! Quelle performeuse que Lisbeth Gruwez dans les pièces de Fabre! Dans *As long as the world needs a warrior's soul* (1999), sidérant attentif à la propriété sur le thème du terrorisme, Gruwez baigne dans la sauce tomate et le beurre. Pour *Je suis sang*, succès et scandale du Festival d'Avignon 2005, elle dégouline de sueur et de sang, impérieuse, magnétique. « Lorsque j'ai été confrontée pour la première fois à des matières comme le ketchup, j'ai appris à me battre pour survivre sur un plateau gras, raconte-t-elle. Ce sont des produits qui sabotent la danse. Il faut lutter sans cesse mais cette lutte est très excitante. »

Cadeau du chef Fabre à sa guerrière : un solo intitulé *Quando l'u-*

*mo principale è una donna*, l'un des plus somptueux de la danse contemporaine, créé pour elle en 2004. Sous influence du plasticien français Yves Klein, dont Fabre est féru, Lisbeth Gruwez se roule nue sous des bouteilles d'huile d'olive d'où s'écoulent des gouttes. « Nous discutons avec Jan et des amis dans ma cuisine pendant que je préparais le repas lorsqu'il m'a demandé de venir le lendemain répéter avec un produit de mon choix, se souvient-elle. J'ai débarqué avec une bouteille d'huile, un pot de Nivéa et du miel. »

Ce solo filmé est au cœur de l'exposition « Danser sa vie », actuellement à l'affiche du Centre Pompidou, à Paris. « Heureusement que j'aime l'huile d'olive, ajoute Lisbeth Gruwez en riant. C'est vraiment un produit tenace. Lorsque je pensais m'en être enfin débarrassée, je sentais mes cheveux suinter encore sur mon chandail. En Italie, les producteurs nous apportent la meilleure huile locale. » Elle ajoute en relevant la manche de son pull : « Mais on a la peau douce et on bronze chocolat à toute allure. »

Le petit soldat sait aussi ruer dans les brancards. Après trois ans de tournée et de succès non stop, près de deux cents représentations dans le monde entier de *Quando l'uomo principale è una donna*, la danseuse rend son tablier (ou ce qu'il en reste...) et se fait illico remplacer. Lisbeth Gruwez ne commente pas.

Un an de « tendre guerre » après, elle revoit Fabre. Elle a aujourd'hui les clés des locaux de la compagnie de Fabre, et y répète gratuitement. « Il est clair que le soutien de Fabre est important, commente Maarten Van Cauwenbergh. Le fait que Lisbeth ait été l'une des interprètes compte aussi pour faire connaître la compagnie. Mais c'est à double tranchant. Le public vient voir la danseuse, pas encore la chorégraphe metteur en scène. Mais les choses sont en train de changer. »

Le premier solo de Lisbeth Gruwez s'intitulait *Forever Overhead*. Ce « saut dans le vide », comme l'évoque la chorégraphe, qui dansait avec un casque de moto, entendait rompre avec le passé et les chorégraphes qui lui « suçaient les idées » pour parler en son nom. L'infanterie l'ouvre, et compte bien se faire entendre. ■

ROSITA BOISSEAU

## Depuis 1988, un festival qui fait le pari de l'aventure et de la découverte

PLONGER LES YEUX FERMÉS ; avoir un bon GPS. Deux indications pour profiter dans les meilleures conditions des toujours adoucissantes Rencontres chorégraphiques internationales de Seine-Saint-Denis. Du 4 mai au 2 juin, rien de moins que vingt compagnies, dont quatorze troupes étrangères, à l'affiche dans dix théâtres de Seine-Saint-Denis. Beaucoup de jeunes artistes comme Perrine Valli ou Aurélie Gandit, dont certains totalement inconnus au bataillon comme l'Espagnole Janet Novas ou le Flamand Jan Martens... Une fois encore, dans un contexte artistique de moins en moins aventureux et un climat économique de plus en plus raide, les Rencontres chorégraphiques internationales de Seine-Saint-Denis enfoncent le clou du risque et de la découverte. Aux manettes, Anita Mathieu,

directrice de la manifestation depuis 2002, est plus que jamais au taquet. « Si je ne continue pas à tenter de soutenir de jeunes artistes, je ne fais plus mon travail, assène-t-elle. Je ne parle pas toujours sur l'avenir à long terme de tous les chorégraphes que je programme pour la première fois, mais je me bats pour donner une chance aux petits nouveaux dont les démarches me semblent fortes. »

Obstinée, aiguisée, Anita Mathieu, qui voit plus de deux cents spectacles chaque année dans différents pays, a incontestablement du pif. Elle a été la première à accueillir l'Américain Daniel Linehan, les Canadiens Frédéric Gravel et Dave St-Pierre, mais encore l'Allemand Va Wölfl qu'elle a accompagné pendant une dizaine d'années avant qu'il ne soit enfin programmé par le Théâtre de la Ville, à Paris, en...

2011. « Je choisis des chorégraphes qui posent un vrai regard sur le monde actuel et la société dans laquelle nous vivons, insiste Anita Mathieu. J'aime qu'il y ait du contenu mais aussi une posture esthétique forte croisant l'intime et le collectif. J'ai par exemple immédiatement été convaincu par Linehan, qui a une façon unique d'inventer un mouvement jamais vu. J'aime aussi que la réflexion s'accompagne d'émotion. »

### « Prise de risque »

Ses partis pris, Anita Mathieu les assume à ses risques et périls en Seine-Saint-Denis. Très soutenue par le conseil général, elle revendique les couleurs internationales du festival au diapasone des habitants du département. « La prise de risque et l'expérimentation sont aussi du côté de

public, insiste-t-elle. Mais je ne veux pas simplifier les démarches des chorégraphes que j'invite. Par ailleurs, je veille toujours à mettre en avant des thèmes qui peuvent intéresser tout un chacun. Je crois profondément à la valeur de partage de la culture. »

L'édition 2012 aborde des sujets comme la manipulation politique avec Lisbeth Gruwez, l'androgynie et la question du genre en compagnie de l'Autrichienne An Kaler, l'identité masculine avec l'Israélienne Liat Waysbord, la démesure du monde avec le Croate Matija Ferlin – tous les trois pour la première fois à l'affiche des Rencontres –, de l'environnement avec Simone Augherlonny, programmée, elle, pour la troisième reprise. Car découvrir signifie aussi, pour Anita Mathieu, soutenir, accompagner. « Je veille à aider certains jeunes

artistes, évidemment toujours fragiles à leurs débuts, en leur donnant les moyens de développer leur travail en le diffusant. »

Le « hic » des Rencontres, devenues un véritable marché pour les programmeurs internationaux – une centaine est attendue encore cette année – réside dans la courte durée de présentation des spectacles. Deux dates en moyenne pour chaque pièce. « C'est insuffisant évidemment, admet Anita Mathieu. Mais la circulation des œuvres dans dix lieux du département est très complexe à gérer. Sans compter que les disponibilités des théâtres partenaires sont aussi limitées. » Nomades et fières de l'être, les Rencontres chorégraphiques de Seine-Saint-Denis rêvent tout de même de se poser un jour dans une fabrique rien qu'à elles. ■

Rencontres chorégraphiques de Seine-Saint-Denis. Du 4 mai au 2 juin. Tel. : 01-55-82-08-01.

*It's going to get worse and worse and worse*, my friend, de Lisbeth Gruwez et Maarten Van Cauwenbergh. Les 12 et 13 mai. Chaulferrie, Seine-Denis. De 11 à 16 euros.

La Galerie Nikki Diana Marquardt vous informe que l'exposition de Fred Jagnouan « Dreaming of Zerrura » (commissariat d'exposition par Nan Goldin) sera temporairement fermée au public du 3 au 5 Mai 2012 et est prolongée du 6 Mai 2012 à 12h au 20 Mai 2012 puis jusqu'au 30 Mai 2012 dans la Project Room  
Galerie Nikki Diana Marquardt, 9 place des Voges, 75004 Paris. Réservations : +33 1 42 78 21 00